
Entretien avec Amal Amadou Djaili¹¹²

Romancière peule du nord du Cameroun

Grand Prix Panafricain 2019 et Prix Orange du livre en Afrique 2019

Cécile Dolisane-Ebossè¹¹³
Université de Yaoundé (Cameroun)

La littérature du Sahel s'est considérablement enrichie ces dernières années de manière exponentielle avec l'arrivée à l'écriture de la talentueuse Amal Amadou Djaili, prix panafricain de littérature 2019 et le premier prix Orange du livre 2019 en Afrique.

Presque méconnue ces dix dernières années, cette littérature écrite prend de l'essor au féminin avec une thématique classique tradition/modernité mais qui dévoile les méandres et les bas-fonds d'une

¹¹² Militante féministe et romancière peule, Amadou Amal Djaili est originaire de l'Extrême-Nord du Cameroun. Après des études supérieures en gestion commerciale, elle se révèle travers une plume incisive et engagée sur la cause des femmes avec trois romans *Walaande ou l'art de partager un mari* (2010) ; *Mistiriijo la mangeuse d'âmes* (2013) et *Munyal ou les larmes de la patience* (2017), la promotion de la culture peule, mais elle met également à nu certaines traditions parfois obsolètes de cette partie du Cameroun, en l'occurrence, les discriminations et violences faites aux femmes. Elle a obtenu en 2010 le prix de la Fondation Prince de Claus à Paris. En 2019, elle est lauréate du grand prix panafricain du livre à Paris et du premier prix Orange du livre en Afrique. Elle a créé une association « Femmes du sahel » soutenue par l'Ambassade des Etats-Unis.

¹¹³ Pr Cécile Dolisane-Ebossé est enseignante-chercheuse et chef de Département de Littérature et Civilisations Africaines. Elle enseigne les écritures féminines africaines et des Amériques noires. Egalement titulaire d'un DEA en Science Politique, ses aires de recherche s'orientent vers les questions d'identité, les mythes et civilisations féminines africaines de l'ère précoloniale, panafricanisme et les nouveaux cosmopolitismes contemporains. Conférencière internationale, elle a obtenu un Fulbright Senior Scholar pour Emory University à Atlanta et l'UNISA lui a rendu hommage en 2011 pour l'ensemble de ses recherches en Etudes féministes.

société fortement androcentrée mais donc les innovations ébranlent les fondements patriarcaux.

Cécile Dolisane Ebossè : Qui êtes- vous Djaili Amadou Amal ?

Amal Amadou Djaili : Je suis une écrivaine camerounaise, native de Maroua, cadre de mon enfance puis de mes études primaires et secondaires. Je suis diplômée d'études supérieures en Gestion commerciale. Je réside à Douala depuis plusieurs années désormais.

C.D.E. : Qu'est- ce qui vous a amené à l'écriture dans un environnement sahélien sous-scolarisé au point de recevoir une reconnaissance internationale ? Par amour pour l'art ou par pur exorcisme des souffrances féminines que tu décris dans tes ouvrages ? Et quand êtes- vous mise à l'écriture ? Quelles stratégies avez-vous développé dans cet environnement ostraciste à l'instruction féminine ?

A.A.D. : Mon irruption à l'écriture dérive de la volonté de m'attaquer aux discriminations dont fait l'objet la femme dans ma région natale. Disons que j'ai embrassé l'écriture par conviction. Ce qui en soi est le résultat d'un long processus de construction personnelle, semé d'embûches comme vous pouvez bien l'imaginer. Mon itinéraire n'est pas en soi différent de celui réservé à la jeune fille, à cette exception près que le livre a imprégné rapidement ma vie. Tout commença avec le goût des livres, que j'ai eu à l'âge de huit ans, avec un roman jeunesse qui parle d'une forêt enchantée, d'elfes, de fées, et dont malheureusement je n'ai plus souvenance du titre. C'était un monde enchanté, je dirais magique, que je n'ai jamais voulu quitter. Ma passion pour la lecture naît de ce livre. Dans le sillage de cette passion, j'ai commencé à écrire, à dessiner aussi. En fait, je tenais déjà un journal intime, mais l'expression littéraire s'est installée avec la prise de conscience des réalités sociales de ma propre société.

C.D.E. : Comment vous décriviez-vous ? une écrivaine qui décrit les deux genres ? féminine ou féministe ?

A.A.D. : Disons que je suis une écrivaine, et féministe. Une double casquette en somme. Un de mes sujets privilégiés de réflexion littéraire est la condition de la femme dans le Sahel, les discriminations dont elle fait l'objet dans sa propre société. Mes écrits révèlent aussi bien l'homme que la femme dans la sphère privée où ils évoluent ensemble naturellement, le saaré, unis par la relation de mariage dans sa forme et ses considérations traditionnelles et religieuses. Je décris une réalité sociale qui, finalement, ne sert ni l'intérêt de la femme, ni celui de

l'homme lui-même, car les destins sont liés. La vulnérabilité de la femme est celle de la société tout entière. Vu ainsi, je porterais les deux genres.

C.D.E. : Nous constatons que vous avez publié trois romans qui ont un vibrant succès. Qu'est ce qui explique cette entrée tonitruante dans le monde des lettres ?

A.A.D. : (rires) Je pense que c'est au lecteur de répondre à votre question ! Bah que dire d'autre ? (rires)

C.D.E. : Est-ce parce que vous sortez d'une aire géographique où la frange la plus vulnérable en matière d'éducation s'avère être les femmes ? Peut-on parler là d'un dédouanement, d'une forme de discrimination positive ? Une prime pour marginalisées ? Rires !

A.A.D. : (rires) Personnellement je ne le pense pas, à en juger par de nombreux messages que je reçois de part le monde, l'accueil dans les différents salons auxquels je prends part. J'y vais à la rencontre des lecteurs d'horizons différents, plus ou moins lointains, de toutes les origines, et qui ne connaissent forcément pas le Cameroun et encore moins la région Nord du pays. Disons que j'essaie simplement d'écrire le plus naturellement possible avec une sensibilité qui, apparemment, fait fusion avec celles de mes lecteurs.

C.D.E. : Nous relevons que le fil structurant de vos trois romans *Walaande* ; l'art de partager un mariage, *Mistiriijo* ; la mangeuse d'âmes ; et le dernier *Mumyal* ; les larmes de la patience, par lequel vous aviez reçu le grand prix panafricain, ressasse la condition douloureuse de la femme.

A.A.D. : Tout à fait, un sujet très vaste sinon central dans le Sahel en général, et le Sahel Camerounais en particulier. La condition de la femme est d'autant plus douloureuse qu'elle est prise comme dans l'étau, par l'amalgame entre la culture et la religion au profit de l'homme.

C.D.E. : Est-ce un effet d'amplification pour toucher le large public sur la situation de la femme du sahel ? Ou c'est la mise en exergue d'un statut morose des faibles ?

A.A.D. : Non, loin d'un quelconque effet d'amplification. La littérature du Nord-Cameroun comme vous l'avez souligné est relativement jeune. Il y a tant encore à dire, sur tous les aspects. J'essaie d'y mettre le mien dans l'esprit de mes engagements littéraires et de mes convictions intellectuelles.

C.D.E. : Cette écriture exprime le réel ou se veut réaliste ? Et pourquoi le choix du roman et non des nouvelles ou du théâtre ?

A.A.D. : Disons réaliste. L'écrivain dit-on est le miroir de sa société ! Je m'inspire des réalités sociales qui meublent mes sens. Le canal romanesque me paraît plus adapté, en ce sens que l'histoire est entière, et ouverte (accessible) à un large public plus diversifié. La poésie par exemple, peut paraître hermétique à certains lecteurs.

C.D.E. : Dans *Walaande* vous nous renseignez sur les mœurs, les us et coutumes, les valeurs traditionnelles et ses pesanteurs. Comment expliquez-vous ces rivalités entre femmes ? Mais continuent à vénérer leur mari Alhadji ? Comment expliquez-vous ces pesanteurs socio-psychologiques ?

A.A.D. : La jeune fille est conditionnée pour le mariage. C'est son destin. L'homme a tous les droits et elle, les devoirs. Voilà en substance le produit de l'amalgame entre la culture et la religion, ayant charrié bien des pesanteurs socio-psychologiques qui aliènent la femme. Elle subit le mariage en ce sens qu'elle en est dépendante par manque d'autonomie financière généralement. Elle est vulnérable en général. Dès lors, la moindre menace sur son statut conjugal prend un sens souvent crucial. Elle est rivale à sa coépouse dès lors où celle-ci occupe un tant soit peu une position plus privilégiée que la sienne.

C.D.E. : Cette relation homme/femme semble ambiguë car Sakina se montre rusée et subtile. Comment interprétez-vous son comportement vis-à-vis des autres ? Pensez-vous qu'il y a une lueur d'espoir. Quant aux rapports sociaux de sexe dans cette partie du Cameroun ?

A.A.D. : Sakina est frustrée et elle a une place à défendre. Ne surtout pas se laisser abattre par cette jeune coépouse. Pour cela elle est prête à tout. Comme je le décris, le monde des hommes n'est pas celui des femmes, et vice versa. Je ne sais pas si on peut parler de lueur d'espoir...car ceci fait partie des traditions et ce n'est pas ce qui cause du tort aux femmes.

C.D.E. : Vous avez consacré une partie à Hindou qui est pourtant une femme paria ? Est-ce un acte de la réhabilitation de la femme ?

A.A.D. : Hindou n'est pas une femme paria. Elle est simplement la victime type faible mentalement pour pouvoir se défendre de la somme des malheurs qui lui tombent dessus. Un mariage précoce et forcé, un viol conjugal, et des violences aussi bien physiques que morales. Tout ceci a brisé la douce jeune femme et l'a conduit à la folie...

C.D.E. : Faut-il un remodelage par l'éducation à l'image de Sakina, la femme scolarisée ?

A.A.D. : Assurément l'éducation est la clé pour la jeune fille. Quoique Sakina n'ait pas su opérer de bonnes décisions, témoignant de la

complexité de la situation, l'instruction tendant vers l'autonomisation des femmes en est la clé. C'est le sens même de mon combat social à travers l'Association Femmes du Sahel que j'ai fondée, œuvrant pour l'éducation et la sensibilisation de la jeune fille dans le Sahel.

C.D.E. : On note également l'obsession du mariage à mener une compétition pour être la plus convoitée. Pourquoi pas des personnages plus ambitieux ? Ayant des stratégies susceptibles de les aider à sortir de leur prison ?

A.A.D. : Oui, pour les filles en général, à la faveur du formatage culturel et religieux dont elles sont l'objet, le mariage incarne l'objectif de tous les instants. Se marier oui, s'y maintenir est une priorité, une obsession dès lors surtout qu'on en dépend en tout et pour tout. Les rivalités s'installent tout naturellement. Une des composantes catalysatrices est l'attitude de l'époux, en ce sens qu'il peut paraître plus aimable envers l'une ou l'autre. Des personnages plus ambitieux ? Cela suppose plusieurs facteurs, d'abord qu'elles aient un certain discernement à même de leur faire prendre un tant soit peu conscience de la condition sociale qui est la leur. Ensuite elles doivent percevoir les choses bien au-delà du seul mariage pour pouvoir s'interroger et se remettre en question pour pouvoir se projeter en conséquence. Cela suppose une prise conséquente du risque, qui, en l'état actuel des choses, relève de l'extraordinaire. Sur le plan individuel il y en a de temps à autre, mais collectivement ! Dans *Munyal* ; les larmes de la patience, on voit bien que Safira a fini par s'en aller, d'elle-même. Une nouvelle ambition sans doute ! Une perspective d'espoir bien entendu.

C.D.E. : Les croyances occultes et mystico-religieuses exhibées dans *MISTIRIJO* (2015) sont-elles un frein à l'épanouissement de la femme dans le cas d'espèce ? L'image antique de la femme réapparaît ici « la chasse aux sorcières » !

A.A.D. : Oui sans doute ! La superstition, le mysticisme, l'ésotérique, ce à quoi l'on attribue certains pouvoirs. Ainsi une vieille femme recluse dans la solitude est forcément mystérieuse ! Un enfant malade dans le coin, la met à l'état potentiel de suspecte ! L'image antique de la femme, dans nos sociétés, n'a de toute façon jamais été loin !

C.D.E. : La plupart des personnages masculins sont des hommes à poigne et très ancrés dans la religion. Pensez-vous qu'il y a des accointances entre certaines traditions africaines et les religions monothéistes importées ?

A.A.D. : Comme je l'ai noté, dans le cas de l'islam c'est surtout l'amalgame avec la tradition peule qu'il faut déplorer. La femme peule était plus respectée par la tradition qu'elle ne l'est avec l'avènement de l'islam qui a été à un moment donné mal interprété (certains versets concernant la femme notamment) au profit de l'homme devenu donc entre-temps, on peut imaginer, plus machiste.

C.D.E. : L'apparence physique avec toutes ces parures amplifiant l'éternel féminin ne renforce-t-elle pas la femme objet selon les conventions patriarcales ? Ces portraits valent-ils encore leur pesant d'or aujourd'hui ?

A.A.D. : Bien sûr ! C'est le Nord ! La valeur de la femme se mesure surtout par son habillement et ses parures, l'or, les pagnes à la mode, ainsi que son cadre de vie. Une belle femme voit toujours se bousculer une multitude de prétendants dits généralement « sélectifs », entendez ici issus parmi les plus en vue de la société.

C.D.E. : Ce pessimisme se modifie légèrement dans *Munyal* ; les larmes de la patience, c'est-à-dire les maîtres- mots demeurent l'endurance, la résignation, l'endurance. Mais paradoxalement, il y a la fuite de Ramla à la fin du roman, n'est-ce pas aussi une quête de liberté ? Pourquoi ces ambiguïtés quant à la condition féminine ?

A.A.D. : Ramla est partie après avoir subi des conditions extrêmes, poussées à bout ! Elle n'en pouvait plus ! Sa quête de liberté procède d'une difficile gestation. Elle a dû être longuement bernée par la « patience » qui ne lui promettait rien d'autre la souffrance et encore la souffrance ! Elle a décidé finalement de fuir. On dit chez nous que fuir un danger et réussir sa fuite est aussi une forme de courage (rires). C'est aussi une lueur d'espoir. La possibilité de se construire un autre avenir. C'est également une quête de soi. Elle tentera enfin d'exister par elle-même !

C.D.E. : Quant à l'architecture formelle, on note trois parties en 10-7-7 que cache symbolique des chiffres ?

A.A.D. : Rien de programmé ! Une coïncidence, un hasard sans doute (rires).

C.D.E. : Sur le plan de l'onomastique, chaque partie a le nom d'une femme mais en langue maternelle, la marque identitaire peut-elle affecter positivement ou négativement la promotion féminine ?

A.A.D. : Pas négativement, non ! L'ancrage culturel est évident, j'y puise mon inspiration. Mais je pense que la problématique de discrimination à l'encontre de la femme, indépendamment des cultures, est universelle.

C.D.E. : L'on note dans votre œuvre une lente évolution de la condition féminine, l'on y décèle les violences conjugales, les rapports antagoniques, l'unilatéralisme et les verticalités phalliques semblent être les maîtres-mots ? votre prochain roman tendra-t-il vers une dynamique féminine, une forte personnalité en dehors de la patience ? Ou vous persistez sur le profil choisi ?

A.A.D. : On verra bien (rires). Disons que je travaille sur un nouveau roman, qui me tient tout autant à cœur. Vous ne manquerez pas d'être informée en temps utile (rires).

C.D.E. : En tant que femme écrivaine, que pensez-vous de votre récent prix panafricain ?

A.A.D. : Ce prix est avant tout une reconnaissance de l'œuvre accomplie, un encouragement à l'expression de mes convictions littéraires. Un encouragement également à toutes les femmes, et notamment à celles qui œuvrent pour l'émancipation sociale de la femme et qui combattent les discriminations dont elle est l'objet.

C.D.E. : Que pourriez-vous conseiller aux femmes du Sahel qui veulent se lancer à l'écriture ? Ya-t-il des astuces pour une rapide reconnaissance mondiale ?

A.A.D. : Tout d'abord je tiens à préciser qu'un écrivain ne commence pas à écrire en pensant à une quelconque reconnaissance mondiale. L'écriture ne naît pas du néant, elle est l'expression d'une solide conviction intellectuelle de l'écrivain, ce pourquoi il décide d'écrire. Ensuite, il faut prendre le temps d'affermir son écriture aussi bien à travers les lectures que des essais à l'écriture. Quoiqu'il en soit, j'encourage toutes celles qui ont la conviction de la nourrir davantage et de l'exprimer

C.D.E. : Avec la Journée Internationale de la Femme, quels conseils prodiguez-vous aux sœurs du sahel, aux Camerounaises et aux Africaines ?

A.A.D. : Le progrès et le développement de nos sociétés humaines, quelles qu'elles soient, se fera avec la femme ou ne se fera pas. Les discriminations à l'encontre de la femme sont un frein certain pour l'émancipation et l'épanouissement de tous ! Toute attitude tendant à discriminer la femme, tend à fragiliser et rendre vulnérable la société toute entière. Ce n'est pas un hasard si les sociétés les plus évoluées sont celles qui accordent une place importante à la femme. La femme doit pour ainsi dire occuper la place majeure qui est la sienne au sein de sa propre société, et elle la mérite aussi grandement que l'homme le

mérite. La lutte pour l'émancipation de la femme passe par l'éducation, l'instruction je veux dire. C'est fondamental. Il faut y attacher une grande importance car la jeune fille d'aujourd'hui et la femme de demain. La Journée Internationale de la Femme est l'occasion de marquer un arrêt, un temps de réflexion et peut-être encore de sensibilisation, au regard du chemin parcouru dans la longue marche de défense des droits de la femme par les acteurs qui sont épris de cette impérieuse cause, aussi bien d'ailleurs l'homme que la femme elle-même ! Car soulignons-le, c'est de l'avenir de l'humanité qu'il s'agit, et rien de moins !

C.D.E. : Quand ce prochain roman ?

A.A.D. : 2020, je pense !

C.D.E. : Merci infiniment Madame Amal.

A.A.D. : Merci également à vous, Madame Ebossé !

Yaoundé-Douala, le 5 mars 2019.